

Le cinéma italien aujourd'hui Survivance ou déclin d'une grande tradition ?

Pierre Pageau

Number 303, August 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83335ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pageau, P. (2016). Review of [Le cinéma italien aujourd'hui : survivance ou déclin d'une grande tradition ?] *Séquences : la revue de cinéma*, (303), 33–33.

Le cinéma italien aujourd'hui

Survivance ou déclin d'une grande tradition ?

L'an dernier, il y avait trois grands films italiens en compétition officielle, ce qui semblait indiquer une sérieuse renaissance du cinéma italien : **Youth** de Paolo Sorrentino, **Mia madre** de Nanni Moretti et **Tale of Tales** de Matteo Garrone (cf : Séquences # 297). À Berlin, en février 2016, c'est le documentaire **Fuocoammare** de Gianfranco Rosi qui remporte l'Ours d'or. Cette année, Cannes programme quatre films italiens, trois dans la Quinzaine des réalisateurs et un dans la section d'un Certain regard. Ils témoignent tous à la fois d'une permanence d'un cinéma humaniste et d'autre part, de nombreuses difficultés pour la survie d'un cinéma national.

PIERRE PAGEAU

Des quatre films italiens présentés cette année, au moins deux sont des œuvres remarquables qui maintiennent cette cinématographie nationale dans un peloton de tête du cinéma contemporain. Les deux tiennent en partie leurs qualités du fait qu'ils sont des adaptations de romans importants; pour survivre, il semble bien que le cinéma italien doive adapter des *best-sellers*. Il s'agit de **Fai bei sogni** (*Fais de beaux rêves*) de Marco Bellochio et **Pericle il nero** (*Periclès le noir*) de Stefano Mordini. Le film le plus remarquable, celui de Bellochio, ouvrait la Quinzaine des réalisateurs. Comme dans **Sangue del mio sangue**, son film précédent, dans **Fais de beaux rêves**, Bellochio retrouve ce besoin d'alterner des époques, entre l'enfance de Massimo et sa vie d'adulte; entre Turin 1969, alors que Massimo a 9 ans et perd sa mère, et les années 1990, alors que Massimo journaliste doit vendre l'appartement de ses parents. Un récit d'un fils et sa mère, et de l'importance de l'enfance pour notre vie d'adulte: cela était déjà présent dès **Les poings dans les poches**. Les traces et les blessures de l'enfance reviennent hanter Massimo (on n'est pas très loin de la pièce **887** de Robert Lepage). Bellochio ajoute des éléments de fantastique, de cinéma d'horreur, pour rendre plus palpables les inquiétudes de l'enfant devant la mort mystérieuse de sa mère. L'enfance, c'est Massimo et sa mère qui regardent du cinéma d'horreur à la télévision. Le visuel du film est imprégné de cela.



Fais de beaux rêves de Marco Bellochio

Pericle il nero met en scène Périclès, un truand qui rate une mission; il va être poursuivi par la mafia locale. Les aléas de la coproduction font que ce scénario, situé à Naples, va se déplacer vers la France (à Calais) et la Belgique (à Liège; les Frères Dardenne sont des coproducteurs). Le regard est aussi un peu

celui, documentaire, des Dardenne. Le contenu est très social, en particulier lorsque Périclès se lie d'amitié avec une mère monoparentale. Il peut alors comparer ses problèmes et ceux de cette femme. Ce film renoue avec la grande tradition du film policier qui implique la mafia, mais dans une Italie bien différente. En effet, dans une grande partie du film, on assiste à l'errance de Pericles qui en dit long sur les misères de l'Italie contemporaine, et la place des immigrants dans ce pays. Le filmage témoigne de l'effort du réalisateur d'unifier un personnage solitaire, existentialiste, et un film de mafia. La tradition du cinéma italien qui traite de la mafia contemporaine perdure.

Une autre grande tradition du cinéma italien est bien la comédie. **La pazza giola** (*Folles de joie*), de Paolo Virzi, est un bon exemple de cela. Ce genre de film est souvent fait avec de grosses ficelles narratives, beaucoup d'émotion et des comédiens à leur meilleur. Ici Valeria Bruni Tedeschi est inoubliable; ce rôle de « femme folle » lui convient à la perfection. Arrive un jour dans son hôpital psychiatrique Donatella, une jeune fille très introvertie. Elles deviennent amies et profitent d'une occasion pour fuir leur centre de détention. Cela devient une sorte de **Thelma et Louise**. Elles veulent en particulier retrouver l'enfant que Donatella a eu mais a perdu. Pour ce scénario où les personnages féminins dominent, le réalisateur Paolo Virzi s'est adjoint Francesca Archibugi, qui avait enquêté sur ces maisons de femmes ayant des troubles. Le récit, secondaire, de Donatella et son fils finit par prendre beaucoup de place, surtout que le réalisateur multiplie les *flashbacks* pour que le spectateur comprenne bien tous les aspects de ce rapport mère-fils; mais l'émotion est à ce prix. **Folles de joie** atteindra probablement son objectif de ramener des spectateurs italiens dans leurs salles de cinéma.

Dans **Fiore** de Claudio Giovannesi (réalisateur, scénariste et musicien), comme dans **Folles de joie**, le décor principal est une prison. Un couple va se former et va tenter de perdurer. Il s'agit d'une œuvre mineure mais imprégnée de l'humanisme d'un Rossellini ou De Sica. Comme dans **Folles de joie**, de vrais pensionnaires de la prison ont joué leurs rôles. Nous sommes donc proches d'une forme de néo-réalisme, ce qui donne un poids de crédibilité au drame du jeune couple. On s'intéresse, et on aime, ces délinquants. Un élément imprévu prend beaucoup d'importance et ajoute une qualité réelle au film: il s'agit du rapport de la jeune fille et son père (lui-même un ex-prisonnier). Les maîtres du néo-réalisme n'ont jamais craint d'inclure des moments d'émotions dans leurs portraits sociaux.